

cessités... Je me dois à mon pays... Vous comprenez cela, vous, M. d'Arboize, car vous servez aussi la France.

Le front de la jeune femme se voila, car elle pensait à sa mère ; elle la voyait isolée, vieillissant triste et malade, en danger de mort peut-être sans un seul de ses enfants à ses côtés.

Elle répondit, comme si elle voulait calmer ses propres perplexités :

— Ce n'est pas dans la position d'Hélène que l'on peut voyager.

— C'est vrai, reconnut Saint-Hyrieix... La prochaine venue de mon petit neveu ou de ma petite nièce s'oppose pour le moment aux fatigantes pérégrinations à travers l'univers.

Robert prononça :

— Il faudra attendre ensuite que l'enfant ait un peu grandi.

— Oui, murmura Carmen, je me rassure.

— Ma chère, reprit Saint-Hyrieix, il ne faut pas vous creuser la cervelle ainsi pour des hypothèses... En ce moment, nous sommes parfaitement heureux... Je ne sais rien de plus ravissant que ce déjeuner sous les arbres du Djurgården... Je vous remercie, M. d'Arboize, de m'avoir donné cette inoubliable sensation.

Carmen eut une légère contraction des lèvres.

Elle se rappelait le goûter de Kernéis, dans la maison rustique du sculpteur.

Ce retour vers le passé lui mit au cœur une amertume.

Comme si Robert devinait ce qui l'agitait en ce moment, il se mit à parler de son ami, Paul Vernier.

— Que devient-il, ce Michel-Ange ? demanda Firmin avec la condescendance un peu railleuse d'un grand homme politique pour un artiste.

Robert avait justement reçu une lettre de Paul au commencement du mois.

M. et Mme Vernier, installés à Paris, habitaient une maison près de l'Observatoire.

Le sculpteur avait un atelier très grand, où il travaillait avec longue, préparant des chefs-d'œuvre pour l'année suivante. Il comptait sur une médaille au Salon.

Son existence matérielle était assurée, grâce à la commande faite par M. Silverstein, le riche financier, qui avait confié à l'artiste la décoration de son hôtel en construction.

— Tiens ? fit Saint-Hyrieix avec un mouvement épique, je commanderai mon buste à ce garçon.

Robert d'Arboize était heureux de parler de son ami Paul.

L'officier formait les vœux les plus sincères pour la réussite du sculpteur, qu'il affectionnait à l'égal d'un frère.

Carmen souriait doucement ; elle éprouvait une grande satisfaction en voyant Robert exprimer si vivement ses sympathies.

M. de Saint-Hyrieix et le monde où il vivait n'avaient pas de ces généreuses expansions et semblaient ignorer le sentiment de la réelle amitié, le plus sacré après celui de l'amour.

La jeune femme se représentait par la pensée les époques héroïques : Robert aurait été le second de Paul ; il eût épousé ses querelles et combattu la rapière au poing pour la cause commune.

Après le déjeuner, la voiture, qui avait amené les trois personnes à Hasselbacken, les conduisit au bateau à vapeur par lequel on gagne le palais de Rosendal.

C'est une des résidences estivales du roi, un séjour qui correspond à ce qu'était Saint-Cloud avant la guerre.

Le pays continuait à ravir Mme de Saint-Hyrieix.

Les moissons s'annonçaient abondantes ; la limpidité de l'atmosphère et la pureté de l'air, rafraîchi par les brises de la Baltique, donnaient à Carmen la sensation d'une sorte d'Eden.

A Rosendal, on s'arrête dans une chaumière.

Les meubles blancs et roses, au dessin primitif, donnaient un caractère d'exquise tranquillité et de sincérité à l'humble demeure.

On y but du lait frais et on revint à Stockholm au coucher du soleil qui s'endormit superbe dans les eaux paisibles et rougeoyantes du Mœlar.

Les jours se succédèrent au milieu de cette quiétude.

Robert d'Arboize arrivait au Grand Hôtel chercher les voyageurs, et l'on partait pour des excursions de plus en plus pittoresques.

Firmin, peu accessible au pittoresque, continuait ses conférences sur la politique extérieure. Richelieu lui-même n'avait pas émis de plus savantes théories sur l'extension de la France.

Robert d'Arboize écoutait avec déférence.

On arriva ainsi au 24 de juin. Il fut convenu qu'on passerait cette nuit sur pied pour jouir du spectacle présenté par la ville.

En effet, cette nuit-là, tous les habitants de Stockholm célèbrent la Saint-Jean.

Par un reste des traditions antiques et des fêtes du Soleil, les Suédois dansent autour des feux allumés sur chacune des montagnes qui entourent Stockholm, à chaque carrefour de la ville.

Le soleil ne se couche pas. La cité tout entière baigne dans une

féerique lumière blanche qui tient à la fois de l'aurore et du crépuscule.

Les couples amoureux sont partout. On les voit se promener enlacés, oubliant le reste du monde.

L'étreinte est douce, chaste, n'éveillant aucune pensée malsaine.

L'homme et la femme se contemplent avec sécurité ; dans leurs yeux à l'expression rêveuse passent des sentiments de protection mutuelle, de confiance partagée, d'appui réciproque.

Ces êtres sont confondus dans une tendresse contemplative qui les transporte au pays de l'amour éternel.

Ils passent comme des ombres légères, rasant le sol ; on entend à peine leurs soupirs que la brise emporte.

A chaque pas, on rencontre un couple.

Dans les rues, sur les bancs, sur des troncs de sapin, le duo printanier se chante en sourdine.

Les cafés sont fleuris et parfument la nuit, pendant qu'à chaque détour des orchestres répandent leurs sonorités joyeuses, que l'écho transmet au loin, emplissant Stockholm d'une joie sans mélange.

Les bateaux sillonnent le lac Mœlar comme autant de lucioles qui vont d'une île à l'autre.

Les rondes s'animent sur les collines, autour des feux de la Saint-Jean avec des jeux de lumière et d'ombre du plus gracieux effet.

Carmen se souvenait qu'en Bretagne, cette nuit-là, on allumait aussi des feux de réjouissance. Les mélodies scandinaves étaient plus harmonieuses que les chants de l'Armor, où semble dominer la puissante symphonie de l'Océan.

La jeune femme s'abandonnait, enthousiasmée, à cette tendresse universelle ; elle éprouvait cette plénitude du cœur qui fait que les fibres les plus mystérieuses vibrent à l'infini.

Ses yeux ne pouvaient se détacher de ces belles fille blondes, à la chair laiteuse, aux yeux bleus, dont les formes accomplies évoquaient autant d'images de statues de la République.

L'homme, grand et fort, lui aussi, avec des mouvements lents et doux, rapprochait de lui sa compagne docile ; elle s'appuyait plus étroitement sur le bras de son compagnon ; c'était charmant comme une caresse qui ne doit jamais finir, ou qui se renouvelle sans cesse.

Robert fit entrer M. et Mme de Saint-Hyrieix dans un café où on leur servit du punch glacé.

Le diplomate daigna se montrer moins gourmé. Il s'écria :

— C'est splendide ! Je n'aurais jamais cru que l'on s'amusât autant sous ces latitudes... On ne m'avait parlé jusqu'ici que de la nuit de Saint-Jean à Grenade.

Il se tourna vers sa femme :

— Que diriez-vous, Carmen, si le ministre me laissait à Stockholm ?

Elle ne put s'empêcher de répondre :

— L'espérez-vous ?

Firmin répondit :

— C'est une façon de parler... J'accepterais volontiers un poste en Suède en attendant une mission plus importante... Qui sait où l'on va m'envoyer... Ah ! nous regretterons plus d'une fois cette nuit de la Saint-Jean.

Après s'être reposés pendant une demi-heure, ils reprirent leur promenade.

Les couples chantaient toujours le divin cantique dans la nuit lumineuse ; leur nombre semblait encore avoir augmenté.

— Quelle heure est-il donc ? demanda Saint-Hyrieix, qui ne pouvait longtemps sacrifier au pittoresque et qui ne savourait plus les charmes de la fête... Il ne doit pas être loin de minuit.

Il regarda sa montre ; elle marquait trois heures du matin.

Il s'écria :

C'est prodigieux ! Je n'aurais jamais cru que la notion du temps pût s'effacer ainsi.

Carmen et Robert eurent un geste d'émoi.

Les heures avaient passé vite pour eux.

— Il faut songer à rentrer, déclara Firmin.

— Monsieur d'Arboize, je vous prie de nous reconduire au logis. Ma journée de demain est très remplie et j'ai besoin de repos.

Robert offrit le bras à Mme de Saint-Hyrieix.

— C'est très gentil tout cela, poursuivit Firmin... Je regretterais infiniment de n'avoir pas vu cette allégresse populaire ; mais je ne dois pas oublier que je ne suis pas venu uniquement dans le royaume de Suède et Norvège pour y consommer des boissons glacées.

PIERRE DE COURCELLE.

A suivre